

LE PAYS DE FRANCE



PHOTO
SARTONYS

G^{al} Henrys

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour la France. 15 Frs.

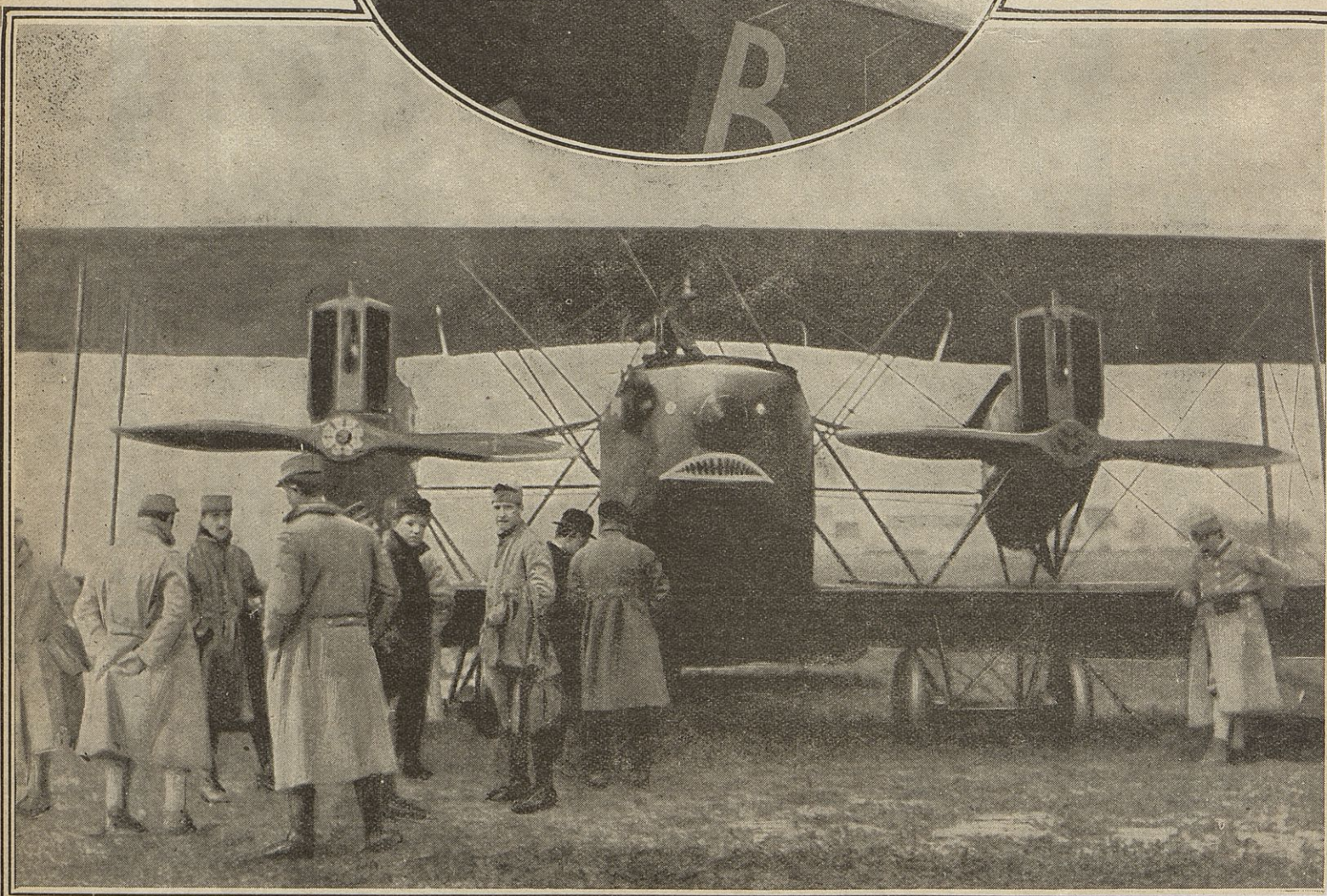
Abonnement pour l'Etranger. 20

CAPTURE D'UN GÖTTA QUI VENAIT SUR PARIS



On voit que les Boches ont modifié le dessin de leur croix ; ils ont adopté le modèle de la croix de Genève.

Dans le médaillon, la mitrailleuse placée à l'arrière ; l'appareil est armé à l'avant d'une seconde mitrailleuse.



L'alerte donnée à Paris dans la nuit du mardi au mercredi 24 avril fut causée par un avion de bombardement allemand qui, n'ayant pu parvenir jusqu'à la capitale, vint atterrir près de Nogent-l'Artaud. L'équipage, un lieutenant, un feldwebel et un élève-officier, fut fait prisonnier. L'appareil, absolument intact, comme on peut le voir par ces photographies, est un biplan du type A.E.G. ; il est triplace, possède deux hélices tractives ; il est muni de deux moteurs Mercedes de 260 H.P. chacun. Sa vitesse est de 150 kilomètres à l'heure. Sur l'avant est figurée une tête de requin.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 18 au 25 Avril

LE principal événement de cette période est la reprise, le 24 avril, de l'offensive par les Allemands, simultanément sur le front franco-britannique, depuis la région de Robecq jusqu'au nord d'Albert, et sur le front français entre Somme et Avre. Sur le premier de ces deux théâtres généraux d'opérations, les Allemands ont donné leur plus gros effort contre Villers-Bretonneux qui représente pour eux l'entrée de la route d'Amiens. Alors qu'ils étaient repoussés au nord d'Albert, puis dans la région de Robecq, où ils laissaient des prisonniers, le début de leur attaque leur procure un succès à Villers-Bretonneux, où ils réussissent à pénétrer et qui, après avoir passé de main en main au cours d'un combat qui dure toute la journée, finit par leur rester. En Flandre, une attaque violente a été dirigée ce même jour contre les troupes françaises occupant Dramoutre, sur les pentes du mont Kemmel. A la fin de cette journée, on annonce la continuation de la bataille, qui n'a encore donné à l'ennemi aucun résultat essentiel.

Sur le front français les efforts de l'offensive portent principalement sur Hangard-en-Santerre, où la lutte a été le plus acharnée, la région d'Hailles et le bois Sénécat, au sud de l'Avre. Sur tous ces points les assauts se succèdent sans interruption au cours de la journée. Les Allemands opèrent avec des forces considérables. Après une série d'assauts furieux, l'ennemi réussit à prendre pied dans le bois au nord de Hangard, ainsi que dans le village. Celui-ci, défendu pierre à pierre, passe de main en main à plusieurs reprises. On apprend, le 25, que les Boches l'occupent entièrement mais qu'ils n'en peuvent pas déboucher. Par contre, au bois Sénécat et vers Hailles, où la lutte n'est pas moins violente, l'ennemi n'a rien pu obtenir. Le 25 la bataille dure encore.

Nous devons signaler que, en dehors de la reprise de la grande bataille, dans les différents secteurs du front britannique, plus exactement franco-britannique, puisque nos troupes s'y trouvent coude à coude avec les Anglais, les combats avaient été incessants entre le 18 et le 24.

Dans la même journée, le 18, les Allemands prononcèrent en trois endroits différents de fortes attaques, qui furent renouvelées à plusieurs reprises : au sud-est du mont Kemmel, dans le secteur de Bailleur, et dans le secteur Givenchy-Saint-Venant, où ils se montrèrent plus particulièrement opiniâtres. Ces divers coups de force ne procurèrent aucun résultat à l'ennemi : mais il perdit, outre un nombre considérable de morts, plus de deux cents prisonniers à Givenchy, pour ne parler que de cette affaire. Pendant que ces combats se déroulaient, nos alliés repoussaient des attaques locales dans le secteur de Merris. Ce mont Kemmel que les Boches veulent occuper à tout prix est un massif qui domine la région de Wyschaete, suffisamment pour les inquiéter ; aussi sont-ils revenus à la charge le 19 pour s'en emparer, mais ils n'ont pas été plus heureux. Le 20, le 21 et le 22 ne sont marqués que par des actions d'un intérêt tout local. Les Anglais améliorent par de petites attaques leurs positions dans différents secteurs ; les Boches cherchent à progresser au nord-est d'Ypres. Les environs de Robecq, au fond de la poche formée par le front allemand, sont vivement disputés, mais ce sont les Anglais qui ont l'avantage et ils font soixante-huit prisonniers. Tous les efforts faits par l'ennemi entre cet endroit et le mont Kemmel ont pour objectif une percée sur Hazebrouck ; mais ils n'aboutissent pas ; les lignes de nos alliés fléchissent parfois : elles finissent toujours par revenir sur leur tracé. Le 23, c'est encore vers Robecq que se remarque la plus grande opiniâtreté de part et d'autre : les Anglais reprennent quelques bonnes positions, font cent vingt prisonniers et capturent des mitrailleuses. Mais ils agissent aussi du côté de Fampoux où ils forcent les tranchées allemandes, et au nord d'Albert où ils font soixante prisonniers. Ils marquent en outre un succès aux environs de Meteren.

Sur le front français, avant la reprise actuelle de l'offensive, on a eu à signaler quelques faits intéressants, notamment une forte attaque exécutée avec succès par nos troupes. Par un temps défavorable, le 18, elles attaquent de part et d'autre de l'Avre, entre Thennes et Mailly-Raineval, sur un front de 4 kilomètres. Elles réalisent, à l'est de la rivière, des progrès sensibles ; à l'ouest, elles enlèvent la majeure partie du bois de Sénécat et portent notre ligne jusqu'aux lisières de Castel ; au sud, elles atteignent les pentes des hauteurs qui dominent l'Avre. Plusieurs mitrailleuses, plus de 650 prisonniers restent entre nos mains. L'ennemi ne tente

aucune réaction, bien qu'il s'agisse là pour lui d'un gros échec. Par la suite, le calme dans ce secteur n'est troublé jusqu'au 24 que par un coup de main, repoussé par nos soldats, dans les environs de Thennes. Dans un secteur bien éloigné de celui-là, vers Seicheprey, les Boches cherchent, le 20 avril, à prendre leur revanche d'un raid que nous avons fait le 16, avec succès, dans leurs lignes. Après la classique préparation par obus toxiques, ils lancent, sur un front de 2 kilomètres, des effectifs évalués à un régiment, et tout d'abord obligent nos troupes à se replier jusqu'à Seicheprey, défendu par les Américains. Ceux-ci, prenant à leur tour l'offensive, mènent, en liaison avec les Français, une brillante contre-attaque qui, après un long combat, rétablit la situation et coûte à l'assaillant des pertes élevées. Attaqués en un autre endroit du même secteur, le même jour, les Américains repoussent bravement les Allemands.

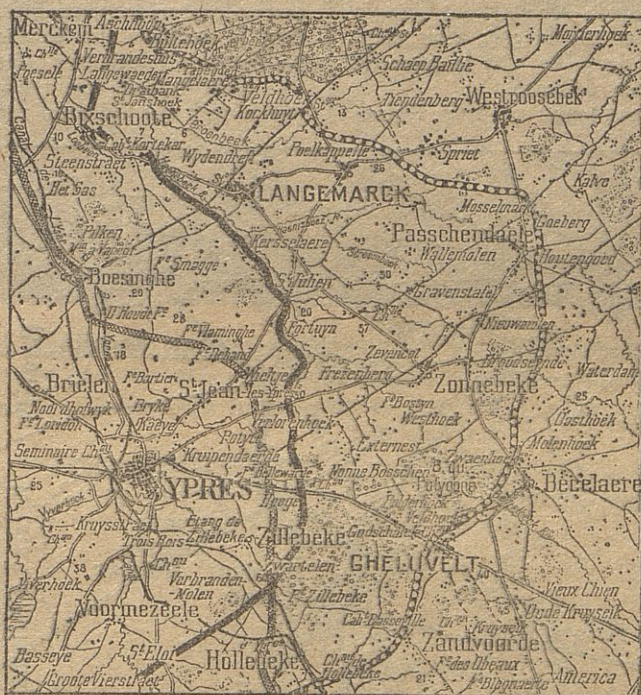
A part ces faits, on n'a eu à signaler, jusqu'au 25, que des coups de main, qui d'ailleurs nous sont tous favorables, même quand ils sont entrepris par l'ennemi, puisque dans ce cas ils sont repoussés.

C'est en Champagne que se placent les plus intéressants. Il a été peu question de la Meuse dans les communiqués depuis le 18, jour où nos

hommes ont repoussé des attaques aux Caurières et vers Damloup, faisant des prisonniers et abattant une cinquantaine de Boches.

Les Allemands continuent à se montrer plus entreprenants sur le front belge, où ils auraient peut-être des velléités de se frayer un passage. Ils ont renouvelé, le 19, entre le canal de Passchendaele et le Groot-Beverdyk, la tentative qui ne leur avait pas réussi le 17 dans un secteur voisin et que nous avons signalée. Leur attaque du 19, précédée d'un violent bombardement, a donné lieu à un combat assez sérieux qui s'est terminé pour les Belges par un succès.

Une importante opération navale a été exécutée, du 22 au 23 avril, par la marine britannique, avec la coopération de quelques bâtiments français, contre les ports de Zeebrugge et d'Ostende, repaires et bases de ravitaillement des contre-torpilleurs et sous-marins qui infestent la Manche et la mer du Nord. La force navale alliée a réussi à bloquer le chenal de Zeebrugge en y coulant trois vieux vaisseaux remplis de béton, tandis que des sous-marins sacrifiés faisaient sauter les poteaux supportant la tête du môle et que, sur le môle même, un corps de débarquement occupait la garnison, tout en commettant des destructions. Dans l'avant-port, de nombreux navires allemands ont été endommagés plus ou moins gravement. Quant au port d'Ostende, il a été obstrué pour longtemps par deux épaves également remplies de béton.



LA RÉDUCTION DU SAILLANT ANGLAIS À L'EST D'YPRES.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL HENRYS

Au mois de décembre 1917, le général Grossetti, qui devait succomber un peu plus tard, quittait le commandement des troupes françaises en Orient ; il était remplacé par le général Henrys.

Né le 13 mars 1862 à Neufchâteau (Vosges), le général Henrys sort de l'arme de la cavalerie. Elève de Saint-Cyr, puis de Saumur, il est nommé en 1888 lieutenant au 6^e chasseurs d'Afrique ; lieutenant-colonel en 1907, il est chef d'état-major de la subdivision d'Aïn-Sefra, puis, colonel en 1910, il est nommé commandant supérieur des confins du nord algéro-marocain. En 1913, général de brigade, il commande la cavalerie des troupes d'occupation du Maroc. Le 24 novembre 1914, il est promu général de division.

Ce n'est qu'en juillet 1916 qu'il vient combattre sur le front de France ; il est à la tête d'une division d'infanterie. Le 20 mai 1917, il est placé à la tête du 17^e corps d'armée qu'il quitte pour aller à Salonique.

Le général Henrys, cité deux fois à l'ordre de l'armée, a été élevé à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur le 27 avril 1916 avec le motif suivant :

« Titulaire du commandement général du territoire du nord, a pris une part prépondérante au maintien de l'intégrité de l'occupation française au Maroc depuis le début de la guerre ; a dirigé à plusieurs reprises avec le plus grand succès les opérations militaires, notamment en novembre 1914 et en janvier 1915, a continué depuis à assurer dans toutes les parties du Maroc en cours de pacification une action personnelle doublant la valeur des effectifs mis par le général en chef à sa disposition. (Croix de guerre). »

LA GRANDE OFFENSIVE ALLEMANDE ⁽¹⁾

Deuxième phase. — LA BATAILLE POUR AMIENS

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major.

A la ruée allemande du 21 mars au 31 devait forcément succéder un temps de repos, trêve nécessaire pour l'assaillant qui avait subi de si lourdes pertes.

Ce n'est pas en vain, en effet, qu'on affronte en masse un adversaire sur ses gardes et les armes et engins modernes rendent bien cruelles les pertes que peut subir l'armée qui prend l'offensive. Dans certains cas évidemment ces pertes sont compensées par le succès obtenu ; reste à savoir si le prix que met l'assaillant dans ses attaques vaut le bénéfice qu'il en retire. L'Allemand avait été grisé par certains succès obtenus grâce à ces procédés d'attaques en masse inaugurées par le maréchal Mackensen lors de son offensive en Galicie en 1915 ; depuis, sur la frontière roumaine et sur l'Isonzo, une pareille tactique avait semblé produire toujours des résultats heureux. Cependant le souvenir de la ruée sur l'Yser en 1914 et de Verdun en 1916 devait avertir le Boche que sur le front occidental le torrent germain ne balayerait point tous les obstacles. Les pertes sur l'Yser, puis sur Verdun furent des plus lourdes ; elles ne sont encore pas à comparer avec celles qu'au printemps 1918 les armées des deux kronprinz vont avoir à enregistrer lors de la ruée sur la Somme. La « bataille du kaiser » coûtera cher aux Allemands.

L'avance assez rapide que l'ennemi avait acquise durant ses dix premiers jours d'attaque, avance que l'on peut toujours obtenir en ne mesurant pas les sacrifices d'hommes, avait porté la ligne allemande dans sa partie sud à 52 kilomètres de distance du point de départ (Saint-Quentin à Moreuil) ; mais, ainsi que l'a exprimé dans son langage clair notre généralissime, le flot était venu « s'étaler sur la grève » et le cours de l'Avre avait recueilli les derniers bouillonnements d'écume.

Le temps qui au début avait favorisé l'assaut, temps sec, frais, légèrement brumeux le matin, ensoleillé le soir, venait au 1^{er} avril se transformer en un déluge ; la pluie avait succédé aux beaux jours et l'arrivée en ligne du matériel se faisait bien difficilement ; enfin et surtout il fallait relever les unités engagées dont quelques-unes avaient perdu jusqu'à 62 % de l'effectif. Sur les 87 divisions destinées à la ruée initiale et qui devaient tout enlever, 17 avaient été reportées en arrière comme incapables de produire d'autres efforts, les pertes subies ayant été trop sensibles ; 14 autres avaient été retirées et mises en seconde ligne, enfin quelques-unes destinées à occuper des points spéciaux, Bray, Chaulnes, Roye, n'étaient plus disponibles pour la nouvelle attaque.

Le service d'aviation des alliés signalait sans cesse l'arrivée d'éléments frais qui regagnaient la ligne en toute hâte ; on identifia par la suite des divisions nouvelles tirées du front des Flandres et même de Lorraine. La période du 31 mars au soir au 4 avril au matin, soit quatre journées pleines, fut consacrée du reste, de part et d'autre, à asseoir les positions, à se renforcer et à se préparer à une nouvelle lutte. Pour l'Allemand la reprise des opérations était forcée et obligatoire ; son but n'avait pas été atteint et il fallait coûte que coûte justifier aux yeux de la nation les sacrifices qu'on lui avait imposés.

L'ATTAQUE CONCENTRIQUE SUR AMIENS

4, 5 et 6 avril. — La possession d'Amiens était évidemment le premier but que s'étaient donné les armées allemandes ; elle leur permettait de séparer les armées franco-britanniques et de s'emparer de la grande voie ferrée qui les unissait.

L'attaque déclanchée le 4 avril visait donc la grande ville picarde. En ce moment les lignes allemandes occupent :

Méricourt-l'Abbé, sur l'Ancre, distant d'Amiens de 20 kilomètres ;

Hamel, distant d'Amiens de 20 kilomètres ;

Warfusée-Abancourt (grande route Amiens-Péronne), distant d'Amiens de 22 kilomètres ;

Hangard-en-Santerre (par la route Amiens-Roye), distant d'Amiens de 16 kilomètres ;

Castel-sur-l'Avre, distant d'Amiens de 19 kilomètres.

Elles se présentent donc à l'est d'Amiens, sur un front presque également distant de la ville où viennent converger les trois grandes routes : Amiens-Albert, au nord de la Somme ; Amiens-Saint-Quentin, au sud de la Somme ; Amiens-Montdidier, sur l'Avre.

C'est sur ce front que l'ennemi va prononcer sa nouvelle offensive. Il mettra en ligne dans ces trois directions environ 27 divisions (dont 16 fraîches non encore engagées), soit 15 divisions dont 7 fraîches sur le front français ; 12 divisions dont 9 fraîches sur le front anglais. L'attaque se développe sur près de 21 kilomètres.

Au nord de la Somme la poussée ne paraît pas très violente, mais entre la Somme et l'Avre elle atteint un degré inconnu jusqu'à ce jour. Sur le front anglais l'ennemi attaque sur Hamel dans la direction de

Fouillois, puis sur Warfusée-Abancourt en suivant la grande route de Saint-Quentin à Amiens ; son but immédiat est la prise de Villers-Bretonneux ; ce gros village est en effet situé à cheval sur la grande route et à l'entrée des bois qui, vers l'ouest, masquent la plaine qui descend lentement et régulièrement sur Amiens. L'assaut de Villers-Bretonneux marquera dans la bataille du 4 avril ; de 8 heures du matin à 2 heures de l'après-midi, l'infanterie anglaise recula sous le nombre et vint s'accrocher dans le village de Villers qu'elle tint jusqu'au soir ; à 8 heures, les abords est de la sortie de Villers étaient toujours occupés par elle.

Sur le front français l'attaque vers Hangard, dans la vallée de la Luce et sur la rive gauche de l'Avre, au nord-ouest de Moreuil, fut particulièrement violente ; à l'ouest de Hangard nos troupes résistèrent dans le petit bois qui couronne la vallée de la Luce. Vers Castel et Morisel l'ennemi put légèrement progresser sur la pente du plateau ; il prit pied même à Mailly-Renneval, mais ne put déboucher du village, battu par nos feux d'artillerie et d'infanterie. Nous continuons à occuper les bois à l'ouest de Mailly et nous tenons le plateau. Enfin, plus au sud, sur Grivesnes, un effort désespéré de l'ennemi qui, parvenu sur le plateau, voulait s'avancer vers la voie ferrée d'Amiens à Creil, fut enrayé ; il ne put progresser ni dépasser le village.

Le 5 avril, la bataille reprit avec rage ; l'ennemi ne cédait pas, mais ses efforts restèrent vains ; il ne put s'avancer plus à l'ouest et, ses pertes devenant trop sensibles, il dut s'arrêter dans cette offensive. Cependant la situation des armées allemandes après la ruée sur la Somme paraissait au 5 avril être assez hasardeuse.

Dans la partie nord des attaques, d'Arras à la Somme, l'avance ennemie n'avait pas été aussi rapide que dans la partie sud ; il résultait de

cette différence qu'au sud de la Somme les lignes ennemies pointaient franchement vers l'ouest dans la direction convoitée : Amiens. Mais plus au sud, sur le front français, les Allemands contenus n'avaient pu gagner du terrain ; l'armée française occupait toujours les approches ouest de Montdidier (Courtemanche, Mesnil-Saint-Georges), celles de Lassigny (Canny-sur-Matz, Roye-sur-Matz), celles de Noyon (le mont Renaud), enfin la rive gauche de l'Oise (Manicamp à Servais). Il résultait donc de ce dispositif que le centre de l'attaque allemande pointait vers l'ouest en formant poche sur une étendue de près de 30 à 40 kilomètres.

Là, dans cette poche, s'accumulaient les régiments, les brigades, les divisions d'assaut, qui avaient fourni la première ruée et poursuivaient le combat avec rage ; mais dans cet espace trop étroit où l'on pouvait évaluer à près de 32 divisions l'accumulation des troupes ennemies, la manœuvre n'était plus possible. La poussée en avant brutale était le seul moyen d'action que pouvait espérer l'état-major allemand,

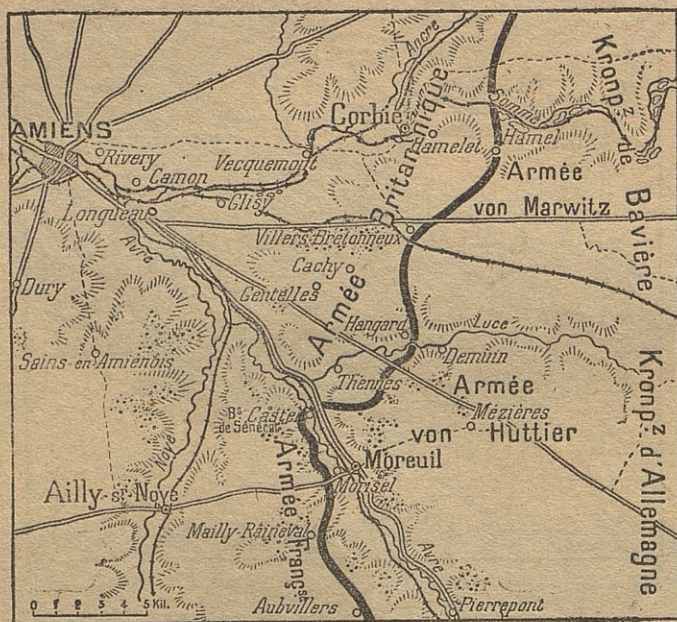
et le résultat obtenu par la grande avance de la gauche des armées du kronprinz de Bavière et de l'armée du général von Hutier, du groupe des armées du kronprinz d'Allemagne, créait une situation véritablement dangereuse pour l'ennemi. Qu'une contre-offensive sérieuse se déclanchât sur le front français en direction Lassigny-Roye et l'on prenait à revers toute l'aile gauche des armées du prince de Bavière.

Cette situation n'avait pas dû échapper à la vigilance du grand état-major allemand, car dès le 29 mars il avait recommandé à l'armée von Hutier, considérée comme la *flanc-garde*, de se retrancher sur le front Lassigny-Noyon-Chauny et, le 5 avril, des attaques locales se font poussées par l'armée allemande sur le mont Renaud, sur la rive gauche de l'Oise, de Manicamp à la forêt de Coucy, de façon à modifier la situation ou tout au moins, en attirant l'attention de l'armée française sur cette ligne, témoigner qu'on était en force pour résister à toute attaque.

Le 6 avril, la seconde ruée boche semble s'atténuer ; seuls des combats locaux, violents du reste, persistent sur le front (Le Monchel, Hangard, Grivesnes). L'ennemi a éprouvé le besoin de se recueillir ; il ne renonce pas pour cela à ses projets, mais il prend de nouvelles dispositions pour tâcher d'obtenir un résultat qu'il n'a pu atteindre jusqu'ici.

Cependant, dans la soirée, l'armée von Hutier déclanche sur l'Oise une offensive directe entre Noyon et la forêt de Coucy. Tandis qu'un bombardement sévère des hauteurs de Guiscard s'exécute sur nos positions de la rive gauche, une attaque d'infanterie se produit au sud de Chauny, sur le saillant de nos lignes qui, le 6 avril, s'étendaient encore jusque vers Servais. Conformément aux ordres du haut commandement, nos troupes se retirent de ce saillant dangereux et vont occuper la ligne Manicamp-Autreville, enfin se replient sur la vallée de l'Ailette où elles tiennent le front Manicamp-Champs-Verneuil et le plateau de la ferme Rosières. Ce repli voulu a peut-être été considéré par l'ennemi comme un succès local tendant à arrêter notre prochaine offensive dans la région.

(A suivre.)



LA BATAILLE POUR AMIENS (4 ET 5 AVRIL 1918).

(1) Voir le n° 184 du *Pays de France*.

L'EXÉCUTION DU TRAITRE BOLO



Cette photographie a été prise juste à l'instant où le peloton d'exécution faisait feu ; les douze soldats qui ont fusillé le traître sont en ligne ; à côté et derrière eux des officiers et les magistrats du conseil de guerre qui devaient assister à l'exécution ; à gauche, le fourgon qui emportera le cadavre de Bolo : des soldats sont montés sur la voiture.



Nous pouvons publier aujourd'hui ces documents uniques de l'exécution de Bolo. Ces clichés ont été pris malgré les difficultés de toute sorte que l'on peut imaginer ; on se rappelle qu'un brouillard assez dense s'était levé à l'heure où le traître expia son forfait, ce qui explique le manque de netteté de ces photographies. En bas, la mise du corps de Bolo dans le fourgon qui va le transporter au cimetière de Vincennes pour un simulacre d'inhumation.

ANGLAIS ET FRANÇAIS APRÈS LA BATAILLE



A Hébecourt, dans la Somme, à quelques kilomètres en arrière d'Amiens, des Anglais ont fait halte et sont au repos au bord de la route qui traverse le village. Ils descendent des premières lignes, où plusieurs jours durant ils soutinrent les assauts répétés des Allemands. La fatigue ne leur a rien fait perdre de leur résolution.



Grâce à la rapide fusion des armées françaises et anglaises sous un commandement unique, la grande ruée allemande a été contenue dans la Somme, comme elle a été arrêtée par nos poilus en direction de Compiègne. A l'arrière de nos nouvelles lignes, c'est dans la campagne et les villages un fourmillement de troupes qui offre un spectacle réconfortant. Ici c'est un convoi qui, se rendant au front dans l'Oise, traverse le village de Gournay-sur-Aronde.

NOS ZOUAVES AU FEU DANS L'OISE



Sous les frondaisons de ce beau parc nos zouaves attendent, couchés dans l'herbe auprès de leurs faisceaux, l'arrivée des camions qui doivent les transporter en première ligne, où ils trouveront certainement l'occasion de faire de nouveau parler d'eux. Les Allemands les mettent au rang de leurs adversaires les plus redoutables.



Nos zouaves se faisaient remarquer tout récemment près de Nomény ; après avoir repoussé un coup de main, ils ont pénétré jusqu'à 1.500 mètres dans les positions de l'ennemi sur un front de 1.200 mètres. Ils ont pris part avec la même intrépidité aux récents combats dans l'Oise. En voici un bataillon attendant, près des premiers pommiers en fleur, l'ordre de monter dans les camions automobiles qui les transporteront jusque dans la bataille.

LE ROI DE GRÈCE SUR LE FRONT DE MACÉDOINE



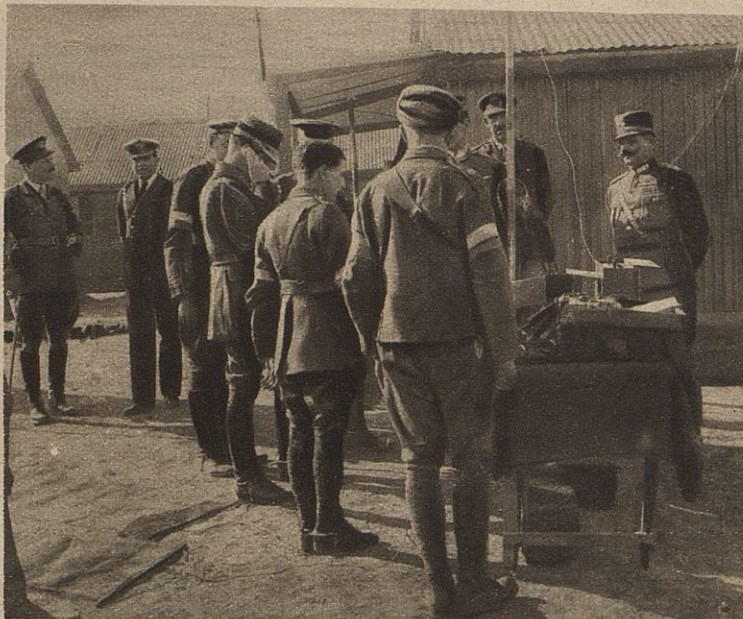
Le roi Alexandre, arrivant au front, passe en revue la compagnie grecque chargée du service d'honneur.



Au quartier général de l'armée britannique le souverain devant la garde d'honneur, qui lui présente les armes.



Au camp d'aviation, le roi de Grèce a vu, réunis, les pilotes alliés, qu'il a félicités de leur intrépidité.



Dans un secteur de la Strouma, le roi a écouté un message chiffré allemand, capté par le poste de T. S. F.



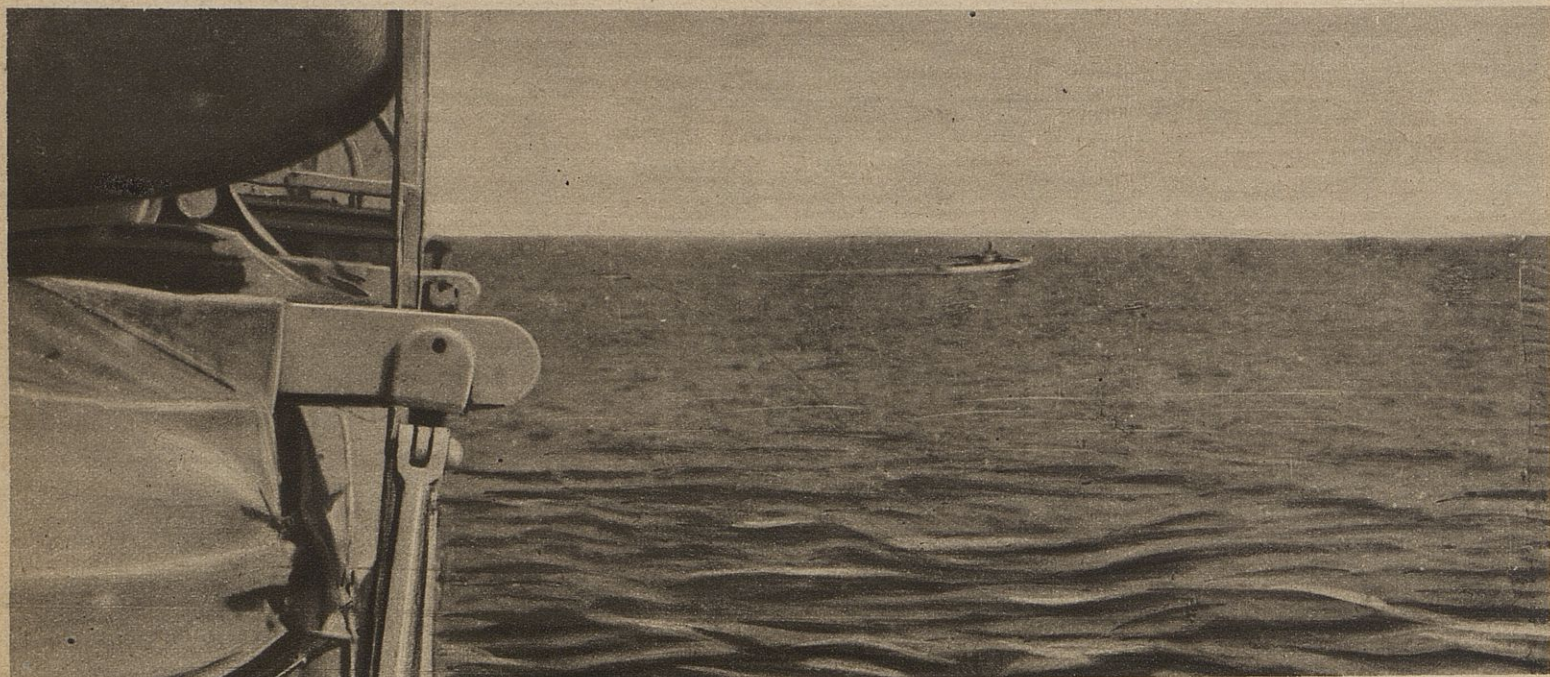
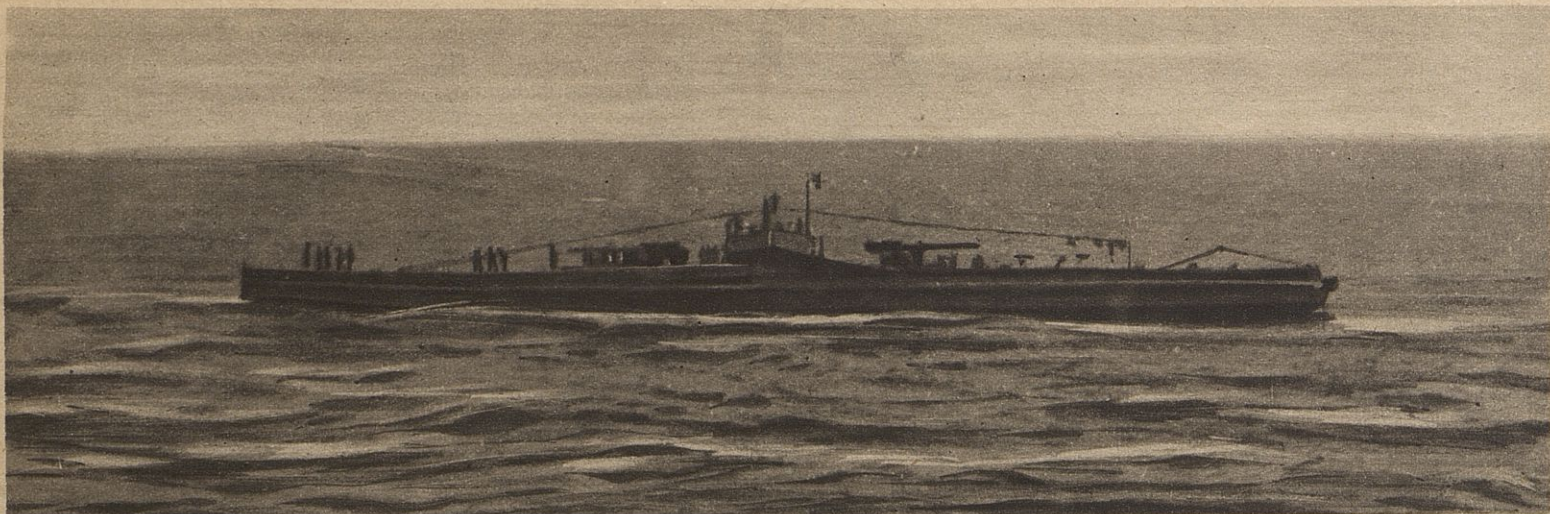
Le jeune roi de Grèce s'est rendu récemment sur le front de Macédoine où, en compagnie du général Guillaumat et d'autres généraux alliés, il a visité dans leurs secteurs respectifs les différentes troupes qui y représentent l'Entente. Il a déclaré que cette visite lui laissait la plus favorable impression. Voici le roi, à gauche, passant en revue des troupes italiennes ; à droite, quittant le quartier général avec le prince Alexandre de Serbie.

AUPRÈS D'UNE BATTERIE ANGLAISE



Dans un paysage tranquille de l'Artois, pendant que cette pièce de l'artillerie lourde britannique jette à intervalles réguliers ses obus à l'ennemi, un tommy de corvée vaque flegmatiquement à ses occupations, et puise de l'eau à la rivière pour les besoins de son escouade. La projection, sur la surface de l'eau unie comme un miroir, des ombres du soldat et des arbres qui bordent la rive, a donné lieu à cette photographie peu banale.

PAQUEBOT ESPAGNOL ARRÊTÉ PAR LES BOCHES



Le paquebot espagnol « Infanta Isabel de Borbon » transportait une mission militaire envoyée en France par le gouvernement uruguayen, qui est en rupture diplomatique avec l'Allemagne. Il fut arraisonné près de Cadix par un sous-marin boche dont le commandant chercha à extorquer aux officiers uruguayens leur parole de ne pas se rendre dans les pays de l'Entente. Voici deux photographies de ce sous-marin ; en bas, c'est son canot accostant le paquebot.

LA FOLIE D'UN ROI

Par JEAN DE LA HIRE

VII

L'AMOUREUSE DU ROI

Le 5 juin, à 2 heures de l'après-midi, Louis II sortit, seul, du château de Neuschwanstein. Il était vêtu d'un costume de chasse en velours bleu-de-roi, chaussé de hautes bottes, coiffé d'un petit chapeau tyrolien à plume d'aigle. Il portait à la bretelle un léger fusil et ses deux chiens favoris, magnifiques braques de pure race française, marchaient tout à côté de lui.

Laissant la route à sa droite, le roi descendit vers Hohenschwangau par un sentier sinueux à travers le parc dont le village est entouré.

C'était une chaude journée, si chaude que les oisifs de Hohenschwangau, anticipant sur le lendemain dimanche, étaient venus en groupes assez nombreux se promener sous bois.

Le roi fit donc de fréquentes rencontres. Il était adoré de tous les habitants de ces montagnes, auxquels la discipline à la prussienne n'avait pas encore appris la morgue et la servilité allemandes. On le saluait du chapeau, du geste et souvent de la parole, et chaque fois il répondait en souriant. Ayant vu le commandant des pompiers de Hohenschwangau, excellent chasseur, qu'il estimait pour son esprit caustique et pour la sûreté de son coup d'œil, Louis II s'arrêta et causa familièrement avec le dignitaire villageois, avec sa femme, tout en caressant de la main les cheveux bouclés de leur enfant.

Louis II revint à Neuschwanstein en traversant le village, où il s'arrêta devant la porte de la maison commune pour boire sans cérémonie une chope de bière.

Sur la terrasse couverte du troisième étage du château, le comte Durckheim-Montmartin et le Dr Gerster attendaient Sa Majesté.

Tout de suite, le roi fut aussi simple et cordial avec le docteur qu'il l'avait été avec les villageois. Le prétexte choisi par le comte auprès du savant médecin était que Louis II, se plaignant d'insomnie persistante, voulait avoir son avis sur l'hygiène à adopter, car il se refusait à toute médication d'ordre pharmaceutique. Louis II avait été averti, de ce prétexte par un billet que Montmartin lui avait fait remettre la veille.

Il se prêta donc avec la meilleure grâce du monde à l'interrogatoire que lui fit subir le médecin, qui conseilla, entre autres choses, plus de régularité dans les heures des repas, moins de promenades nocturnes, moins de solitude.

— Je vous promets, dit en riant le roi, de suivre vos conseils. Je ne vous cache pas qu'au début il me faudra de l'héroïsme, car ma seule habitude est de n'avoir aucune habitude.

— Il faudra pourtant, sire, répondit le docteur, que Votre Majesté prenne peu à peu les habitudes multiples d'un bourgeois très terre à terre. Sinon Votre Majesté continuera de ne plus dormir, et rien ne serait plus grave pour l'état général de sa santé.

— Eh bien ! reprit le roi toujours riant, nous tâcherons de nous modeler sur le plus rentier et le plus matérialiste des bourgeois de Munich.

Et il invita gaiement le Dr Gerster à dîner.

— Vous serez témoin que j'ai commencé aujourd'hui à dîner à l'heure où tous les bourgeois dînent en Bavière !

Le repas fut gai. Louis II fut simple, cordial et spirituel, car, s'il se laissait aller, il avait beaucoup d'esprit et du plus fin. On parla de théâtre, de littérature, de faits divers. Le comte Durckheim-Montmartin était ravi.

A 10 heures, le roi se leva et, tendant la main au Dr Gerster :

— Mon cher hôte, dit-il, je vais, selon vos prescriptions, me coucher. Une voiture vous

attend, qui vous reconduira, avec Montmartin, jusqu'à Füssen, où vous arriverez à temps pour le train de Munich.

A 2 heures du matin, le comte et le docteur entraient dans le salon de la baronne Truchsess, Biener Strasse. Une vingtaine de personnes les attendaient.

— Eh bien ! s'écria la baronne en s'élançant vers Durckheim-Montmartin.

— Eh bien ! interrogez le Dr Gerster.

Très grave, avec l'accent de la plus profonde conviction, le docteur prononça :

— Notre roi est aussi sain d'esprit que n'importe qui de nous tous. Je viens de passer près de six heures en compagnie de Sa Majesté, qui m'a fait l'honneur de m'inviter à sa table. Sauf de politique, nous avons causé de tout. Loin d'être fou, Louis de Bavière est toujours tel que nous savons qu'il est : d'intelligence supérieure, d'esprit fin, d'âme haute et de cœur bon. Il est rêveur, porté vers l'idéal, un peu misanthrope par dégoût de la vilénie de bien des hommes. Et il n'est pas fou ! il n'est pas fou ! il n'est pas fou ! Je le jurerai à la face de tous mes collègues et devant le monde entier !...

L'on s'exclama de joie. C'est que, par les soins des complices de Luitpold, de tels bruits, depuis trois jours, couraient dans la ville ! Les familiers mêmes de la baronne Truchsess, pourtant admirateurs de Louis II, en avaient pris de l'inquiétude.

— Alors, dit la baronne, ne perdons pas de temps. Dès demain, nous tous, courons la ville, multiplions nos visites mondaines et racontons partout la visite du



Dr Gerster à Neuschwanstein. Il faut que les journaux, demain soir, en donnent un compte rendu que vous rédigez, mon cher Durckheim. Sa Majesté a-t-elle parlé à quelqu'un, à Hohenschwangau ?

Durckheim raconta ce que, pendant le repas, le roi lui-même avait dit de sa promenade de l'après-midi.

— Parfait ! reprit l'ardente baronne. Racontez aussi cela dans les journaux. Et payez, payez ! Toute ma fortune est à votre disposition.

Et le lendemain, 6 juin, il ne fut bruit dans Munich que de la promenade du roi et de la visite du Dr Gerster. La baronne Truchsess, Durckheim-Montmartin, le Dr Gerster et leurs amis espéraient ainsi contreminer les intrigues de Luitpold et du Dr Gudden. Ils comptaient que, devant un mouvement en faveur du roi de l'opinion publique avertie, les conjurés n'oseraient pas arguer, pour leur coup d'Etat, de la prétendue folie de Louis II.

En effet, le soir de ce 6 juin, dans les divers cercles bourgeois, mondains et officiels où touchaient la baronne et ses amis, les amis de Luitpold purent eux-mêmes se convaincre que l'opinion ne serait pas aussi facile à diriger qu'ils l'avaient cru tout d'abord. Ils devaient se réunir, à minuit, chez le Dr von Gudden, revenu de Berlin. Pas un ne manqua au rendez-vous : Crailsheim, Holnstein, Toerring, Washington et, arrivé le dernier, le prince Luitpold,

habillé de telle sorte qu'il ressemblait à n'importe lequel des bons vieux petits bourgeois de Munich. Le valet qui les reçut les introduisit l'un après l'autre dans le salon du docteur.

Et ils s'attendaient, aussitôt le prince Luitpold arrivé, à voir le Dr von Gudden, lorsqu'ils entendirent, dans la pièce voisine, un grand cri, une détonation, le bruit d'une lutte violente et rapide, un appel aigu de femme qu'on étrangle.

Le premier, le lieutenant-colonel Washington bondit contre une porte, l'enfonça plutôt qu'il ne l'ouvrit ; tous le suivirent, sauf le prince Luitpold qui, prudemment, gagna la rue.

Et les quatre complices s'arrêtèrent, pressés au seuil d'une chambre, ahuris et terrifiés par le spectacle inattendu.

A côté d'un fauteuil renversé, le Dr von Gudden, en bras de chemise et l'épaule gauche saignant abondamment, luttait contre une jeune femme qu'il cherchait visiblement à étrangler. Un revolver d'ordonnance encore fumant était sur le tapis. Et la femme, de ses deux mains crispées, tenait les poignets du docteur, s'efforçant de les écarter. Sa force nerveuse devait être terrible pour qu'elle pût, ne serait-ce que pendant quelques secondes, empêcher von Gudden d'unir en étai ses deux énormes mains.

Après un instant de stupeur, Washington se ressaisit. Et, se jetant aux épaules de la femme, il l'attira violemment en arrière, l'arrachant ainsi au docteur et lui faisant à elle-même lâcher prise.

— Eh bien ! quoi ? qu'est-ce que c'est donc ? criaient en même temps Crailsheim, tandis que Toerring ramassait le revolver et que Holnstein fermait avec soin la porte du salon.

Congestionné de fureur, tremblant encore d'émotion, le Dr von Gudden, déboutonnant vivement son gilet d'une main, montrait de l'autre une petite armoire vitrée appliquée au mur.

— Là, mon cher baron, disait-il à Crailsheim d'une voix rauque, dans cette armoire, prenez le flacon de teinture d'iode et une des bandes à pansement. Sacrée fille !... Elle a failli me tuer.

Sauf Crailsheim, qui fouillait dans l'armoire, tous regardèrent la fille que Washington avait abandonnée aux mains brutales du valet accouru.

C'était une belle brune, haute et mince quoique de formes parfaites, aux grands yeux noirs pleins de feu. Pâle, frémissante, elle se tenait debout contre le lit, ne paraissant même pas sentir la rude poigne du valet qui lui enserrait le bras droit. Simplement vêtue de noir, ayant sans doute perdu son chapeau pendant la courte et violente lutte, elle

avait les épaules couvertes des flots ondulés d'une admirable chevelure sombre. Elle était d'une évidente distinction.

Aidé assez maladroitement par le baron Crailsheim, von Gudden se fit un pansement sommaire. Douloureuse, la blessure était bénigne : passage d'une balle déchirant le haut du bras gauche au ras de l'os. Et toujours furieux, il marcha enfin vers la jeune fille.

— Qui êtes-vous ? gronda-t-il.

Elle eut, très fière, un sourire de mépris.

— Vous ne voulez pas répondre ?... reprit le docteur. Soit ! Peu importe. Car vous allez mourir ici. Je devine bien que vous êtes venue pour empêcher, par ma mort, ce qui doit être. Vous ne l'empêcherez pas. Et vous mourrez. Qui que vous soyez, je sens que vous possédez un secret... un secret qui ne doit pas sortir d'ici. entendez-vous ?...

— J'entends ! dit la jeune fille d'une voix ferme et grave.

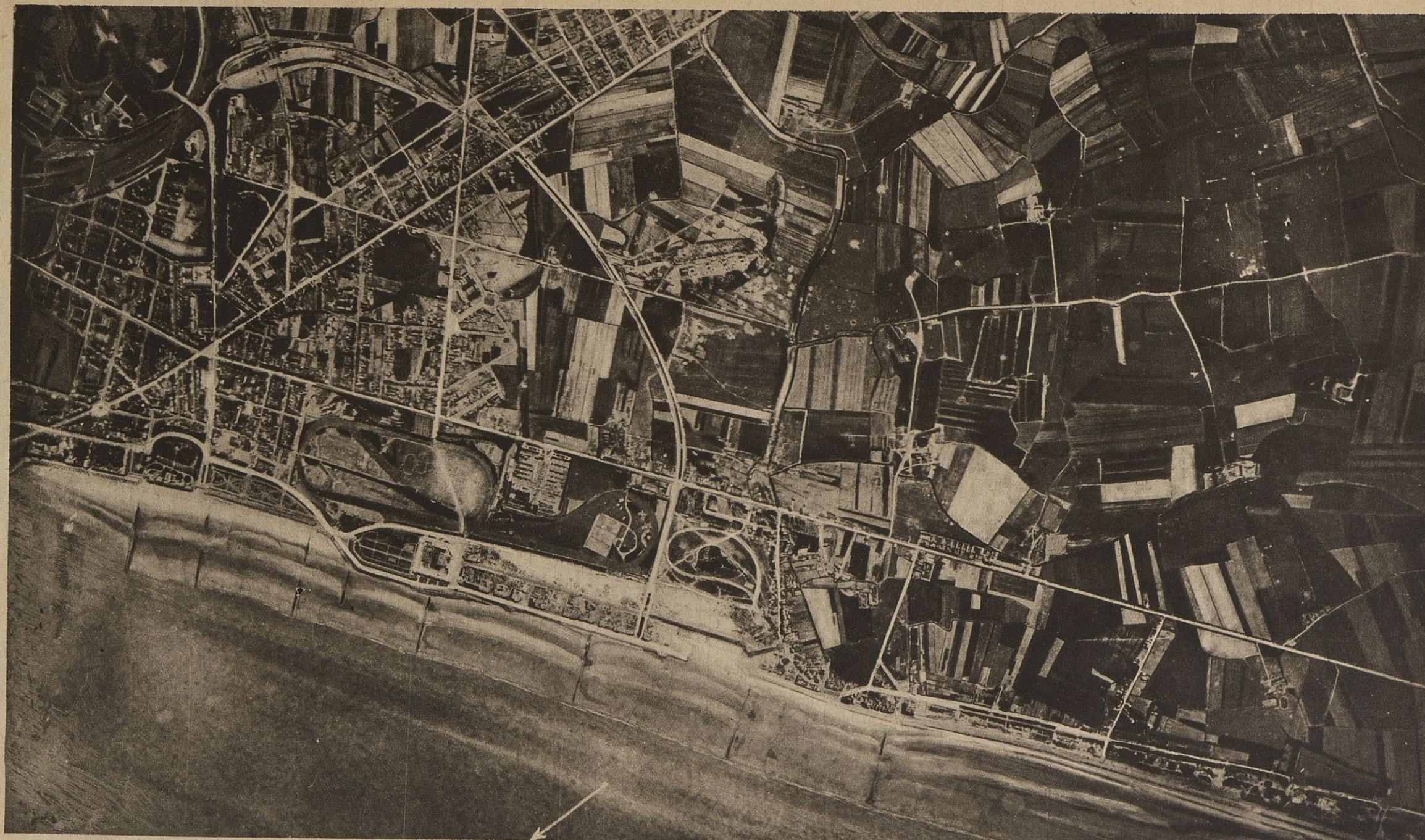
Mais le baron de Crailsheim s'était approché d'elle, et il la regardait avidement.

— Attendez, docteur, attendez ! fit-il doucement. Ce visage ne m'est pas inconnu...

Et soudain, éclatant d'un rire nerveux et levant les bras, il s'écria :

— Je sais ! je sais !... J'ai entrevu mademoiselle une fois chez la baronne Truchsess. C'est l'amoureuse du roi !... (A suivre.)

LE PORT D'OSTENDE EMBOUTEILLÉ PAR LES ANGLAIS



Voici une vue prise en avion de la ville d'Ostende dont la marine britannique, au cours d'une audacieuse opération, le 22 avril, a obstrué le port en y coulant deux vieux navires chargés de ciment. Ostende et Zeebrugge sont les deux bases de ravitaillement et d'opérations des contre-torpilleurs et sous-marins allemands travaillant dans la Manche et la mer du Nord; mais les épaves qui y ont été coulées rendent la circulation très difficile dans le port d'Ostende et bloquent complètement celui de Zeebrugge. La ville, occupée par les Boches, a énormément souffert des bombardements fréquents que lui font subir les Anglais.



ECHOS



SCIENCE ET AGRICULTURE

Pendant de longs siècles le Morvan, en raison de sa structure géologique, a été déshérité. L'agriculture était rudimentaire et insuffisante. Les famines furent fréquentes encore au XVIII^e siècle. Ce n'est qu'au XIX^e siècle que cette contrée put se suffire à elle-même au point de vue alimentaire, grâce à une innovation agricole : le chaulage.



En 1834, un Autunois, M. L. Connueau, entendit parler d'essais de chaulage entrepris avec succès. Il voulut suivre l'exemple, acheta une carrière et édifia un four à chaux. Ce fut le point de départ. D'autres suivirent son exemple ; peu à peu l'habitude de chauler les champs devint générale et ceux-ci s'améliorèrent. On put cultiver le trèfle, le froment, la luzerne, la betterave, le chou cabus, la carotte, la chicorée.

La superficie cultivée s'accrut et les moissons devinrent dix fois plus rémunératrices. En vingt ans, tel village a défriché 25 % de surface et converti des landes en terres labourables. Là où autrefois on n'avait qu'une maigre récolte de seigle et de sarrasin, on récolte des blés superbes. Les landes disparaissent peu à peu : rendues fécondes par les chaux, les phosphates, les engrais, elles donnent des blés superbes. Les bois et les prés ont aussi pris la place d'une partie des landes. En cinquante ans, le canton de Montsauche, dit le capitaine Levainville dans sa belle monographie *Le Morvan*, a gagné 35 hectares de terre à céréales, 3.209 hectares de prés et 1.692 hectares de bois. Plus de 6.000 hectares de terre ont été mis en valeur. La lande a presque totalement disparu devant l'agriculture scientifique.

LES FOUGÈRES TOXIQUES

A diverses reprises, les vétérinaires anglais ont signalé des cas d'empoisonnement du bétail par la grande fougère. Chacun connaît la grande fougère ou fougère aigle, le *Pteris aquilina* des botanistes, cette fougère qui a de 0 m. 60 à 1 m. 50 de hauteur, à grandes feuilles coriaces portées par un pétiole long et robuste.

La grande fougère sert souvent de litière pour le bétail. Mais elle ne doit pas lui servir d'aliments, d'après M. S. Stockman, un Anglais qui s'intéresse depuis longtemps à la question, car elle est toxique. L'action toxique peut d'ailleurs ne se manifester qu'assez longtemps après l'ingestion. Le poison n'est pas détruit par la chaleur, de sorte qu'il ne servirait de rien de servir la fougère cuite, en guise d'épinards.

ILE NOUVELLE

De tout temps des continents et des îles ont pris naissance et ont disparu. Actuellement, cela continue, au moins sur une petite échelle. Assez nombreuses déjà sont les îles qui sont nées sous nos yeux, tandis que d'autres disparaissaient. Il y a dix ans, une île est née dans le golfe de Bengale, non loin de l'île Cheduba, sur la côte de Birmanie.

Pas bien grande, du reste, cette île : elle a 275 mètres de long sur 175 de large, et son point le plus élevé se trouve à moins de 6 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est faite tout entière de boue et de pierres, sans autres éléments. On la vit naître le 15 décembre 1906 ; au milieu de grondements souterrains on vit la mer très agitée, puis une masse de terre en sortit. Quelques jours après, des marins anglais rendirent visite à la nouvelle île et en trouvèrent le sol très mou.

L'île est d'origine volcanique, et quand elle fut visitée à nouveau, à la fin de décembre, on constata l'existence de plusieurs petits cratères d'où sortait de la boue liquide, environ 2 tonnes par jour. Le sol était de température normale.

A peine était-elle formée que cette île se disposait à se revêtir de plantes. La mer pro-

mène beaucoup de débris végétaux apportés par les rivières, bois, plantes, graines, etc., et déjà, à la date indiquée, les graines de 15 espèces végétales avaient été jetées sur le rivage de l'île nouvelle. Ne pas oublier aussi que les oiseaux abandonnent bon nombre de graines, susceptibles de germer, avec leurs excréments. Il est donc très facile à une île nouvelle, surtout peu distante de la côte, de se faire un vêtement de verdure.

Où en sont les choses actuellement ? Il serait intéressant de le savoir. Il ne semblait pas, toutefois, en 1907, que l'île nouvelle eût beaucoup de chances de survivre. Faite de boue et d'éléments meubles venant du fond de la mer, elle risquait d'être vite délavée par les vagues. Une autre île, née de même façon dans les mêmes parages, était déjà détruite, ne consistant qu'en un socle subsistant au-dessous du niveau de la mer. Celle dont il vient d'être parlé a disparu déjà, peut-être, de la même façon.

LE CŒUR DU CANARD

Le canard a de la charité et de la compassion : il a bon cœur. Ecoutez plutôt...

Un canard était le chef de huit canes : leur époux sans doute aussi : on est mormon dans le monde des canards. La troupe vivait en bonne harmonie, se promenant dans les prés, dans le verger, picorant insectes et vers, et barbotant dans les rigoles.

Un jour, deux canes sont sacrifiées pour les besoins de la maison. Deux jours après, des invités s'annoncent : trois autres canes périssent. De huit, le troupeau est réduit à trois en quarante-huit heures. Ce fut un coup terrible pour le chef de la communauté. Cinq fois veuf en si peu de temps, c'en était trop. Il chercha les absentes de-ci, de-là, fouillant tous les coins et recoins, et semblant absolument hors de lui. Au bout de quelques jours, cette triste situation se termina. Il s'étendit dans l'herbe et mourut. Il était mort de faim : le jabot et l'estomac étaient vides, il n'avait rien voulu manger. Par chagrin, par ennui ? Il est bien difficile de le dire.



Nous avons souvent de la peine à nous mettre à la place des autres : entrer dans la peau d'un canard est plus difficile encore. Ce qui est curieux, c'est que l'émotion ait été assez forte pour couper l'appétit au canard, lequel est un animal renommé pour son appétit et sa gloutonnerie.

Chacun sait qu'il vaut mieux ne pas manipuler certaines chenilles velues, parce que leurs poils sont irritants et déterminent sur la peau et sur les muqueuses une irritation très pénible, du genre de celle qu'on éprouve si l'on a manipulé certaines méduses, par exemple, au bord de la mer.

PAPILLONS PRURITANTS

Mais jusqu'ici personne n'avait accusé le papillon de pareille action. C'est à tort. Deux de nos compatriotes, MM. Leger et Mouzels, ont constaté qu'il existe à Cayenne, à la fin de la saison des pluies, une éruption cutanée spéciale, une sorte d'érythème vésiculeux, se manifestant surtout chez les enfants. L'opinion publique accusait le contact avec certains papillons de la famille des Saturnides, et d'après les expériences de MM. Leger et Mouzels, il en est bien ainsi. Ces papillons portent sur les ailes et sur l'abdomen des agglomérations serrées de petites épines qui se détachent au moindre contact et pénètrent dans l'épiderme.

Les épines ne constituent toutefois pas l'agent actif : celui-ci est représenté par un venin contenu dans les épines qui, dès lors, constituent en quelque sorte autant de flèches empoisonnées. Ce venin est soluble dans l'eau : la macération du papillon dans l'eau centrifugée, et ne contenant pas d'épines, reproduit l'irritation cutanée. La macération alcoolique ne fait pas de même : l'alcool tue le venin.

REMÈDE DE BONNE FEMME

Il n'est guère d'herbe ou de plante que l'on n'ait autrefois, en des pays divers, utilisée thérapeutiquement. Les « simples » ont été très en honneur. Mais parmi les « remèdes de bonne femme » il y en avait qui n'étaient pas sans valeur. Certains ont fait partie de la pharmacopée usuelle, qui en ont disparu depuis. Ce serait à tort en ce qui concerne l'aloès, d'après un médecin de Genève, M. A. Pugat.



L'aloès fut vanté par Galien, et au XVII^e siècle encore Mathiole lui attribuait des vertus diverses. Un vieil adage déclarait que l'aloès dessèche les plaies et en stimule la cicatrisation. On a traité les plaies en les saupoudrant d'aloès.

Larrey a encore vu utiliser cette thérapeutique aux Antilles. M. A. Pugat n'entreprend pas de démontrer que l'aloès a toutes les vertus : ce serait trop. Mais, d'après lui, cette substance rendrait de grands services dans le traitement des piqûres de moustiques et autres insectes. La méthode consiste à dissoudre de l'aloès à saturation dans de l'alcool et à frotter les endroits piqués avec cette solution. L'essentiel est de frotter, et de ce faire le plus tôt possible. L'aloès ainsi employé donne de très bons résultats dans le traitement des piqûres de guêpes, d'abeilles, de moustiques, etc.

L'ARBRE LE PLUS VIEUX DU MONDE

Est-ce bien le plus vieux ? En tout cas c'est un des plus âgés, sans aucun doute.

Cet arbre est un cyprès chauve se trouvant dans le cimetière de Santa-Maria del Tule, au Mexique. Il a été pour la première fois signalé par Humboldt en 1803. Les botanistes de Candolle et Asa Gray ont calculé que ce cyprès doit avoir cinq ou six mille ans.

Asa Gray se base sur ce qu'un autre cyprès chauve abattu, ayant 14 pieds de circonférence, avait 670 ans d'après les couches annuelles de croissance. Or, le cyprès de Santa-Maria a une circonférence de 126 pieds, plus de 38 mètres : il doit bien avoir un âge autrement respectable.

Mais on ne saura ce dernier avec quelque précision que le jour où le cyprès mourra. Il ne semble d'ailleurs avoir nulle envie de trépasser pour le moment, d'après les dernières nouvelles, et paraît vouloir rester longtemps le doyen du règne végétal.

Ses émules ou concurrents sont : le dragonnier d'Oratava, île de Ténériffe, âgé de 4.500 ans ; un séquoia de la Californie, âgé de 4.000 ans ; un baobab du Sénégal, ancêtre peut-être du baobab de Tartarin, âgé de 4.000 ans aussi.

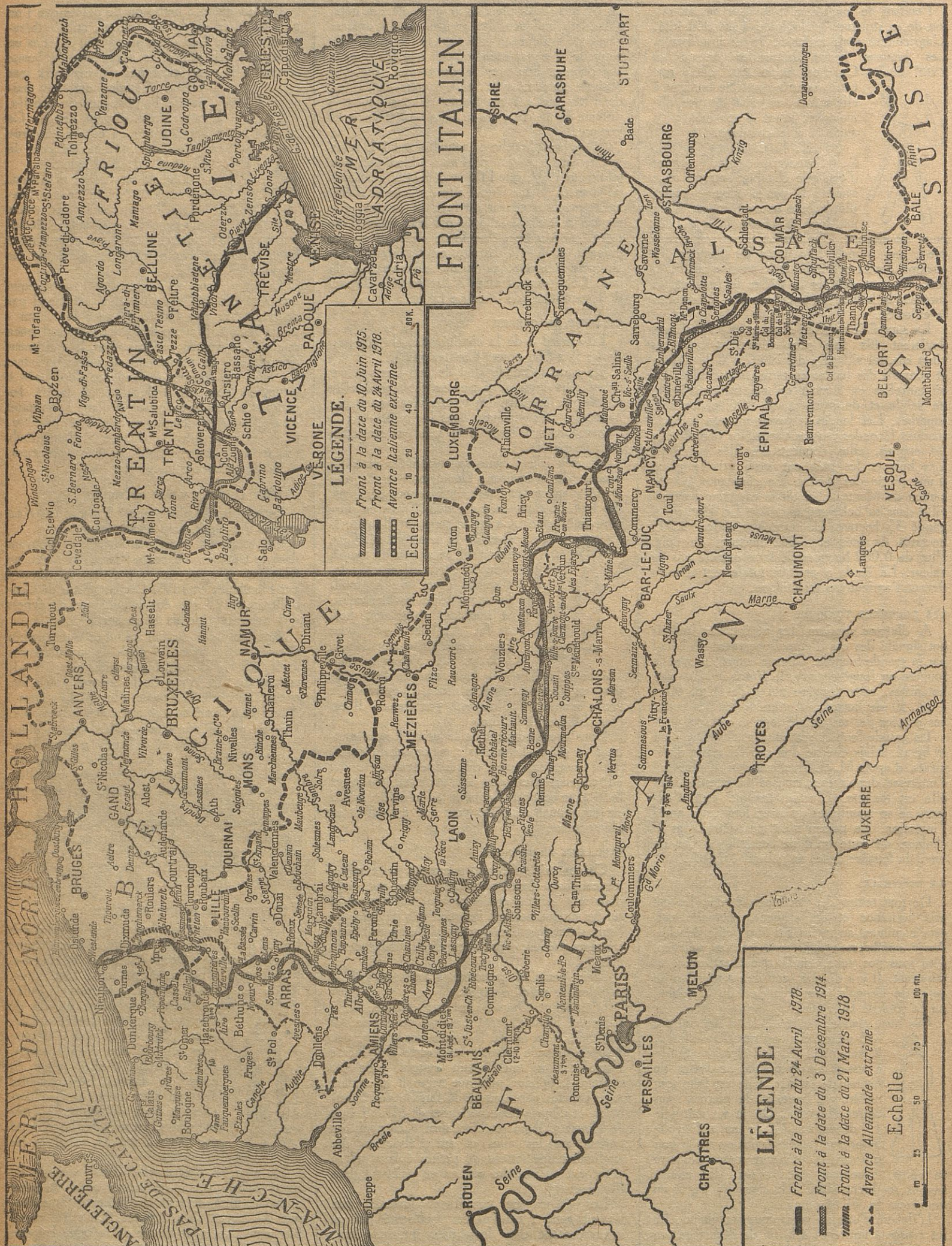
A QUOI TIEN T LE RHUME DE CERVEAU ?

On répond généralement : à ce qu'on a pris froid. Les bactériologistes vous disent autre chose : le rhume, disent-ils, tient à un microbe. Mais lequel ? Ils ont cherché. Et l'un d'eux, M. G.-B. Foster, remarquait récemment qu'en réalité le mucus nasal à la phase initiale du coryza aigu est très pauvre en bactéries. Plus tard il y en a davantage, et qui sont bien connues. Mais aucune d'elles n'est la cause du rhume. Le coupable, c'est un autre microbe, que personne n'a vu, de dimensions très restreintes, un microbe invisible et qui passe à travers les filtres les plus serrés.



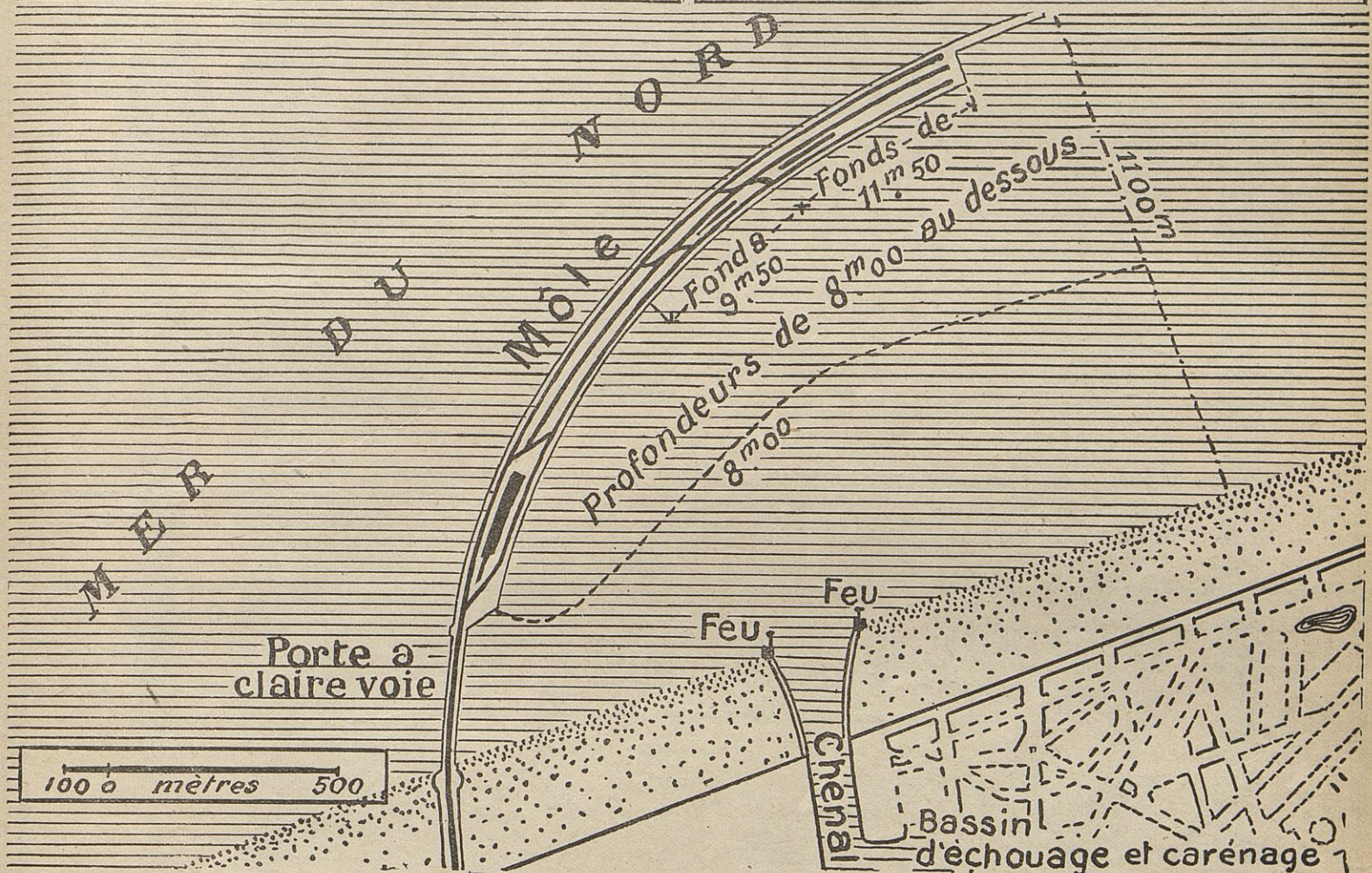
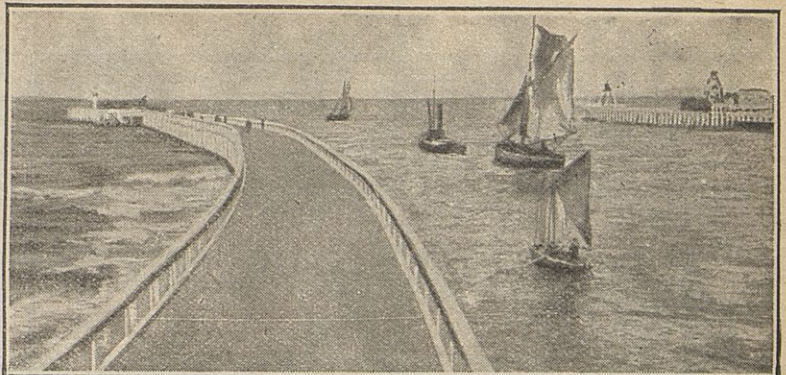
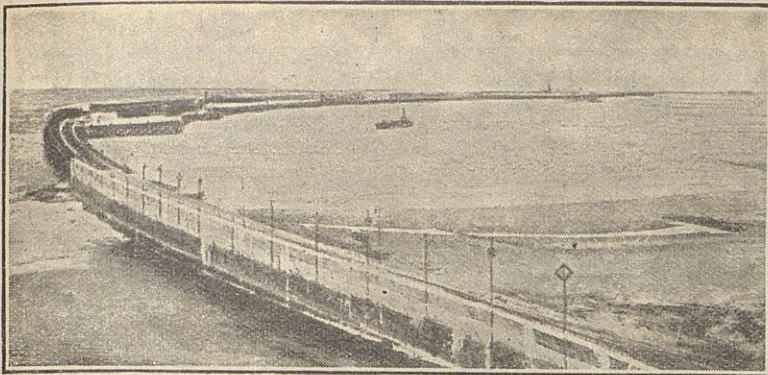
En effet, si l'on inocule dans la narine de sujets sains un peu de mucus nasal de sujet enrhumé, filtré, sept sur dix présentent une attaque de coryza aigu, typique. La cause paraît bien entendue, et le rhume de cerveau doit être attribué à un microbe ultra-microscopique et filtrable. On est bien aise de savoir à quoi tient ce mal désagréable et ridicule : on le serait plus encore de savoir comment s'en débarrasser autrement que par la patience.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels).

LES PORTS DE ZEEBRUGGE ET D'OSTENDE BLOQUÉS



Voici un plan du port de Zeebrugge que les forces navales anglo-françaises ont obstrué dans la nuit du 22 avril. En haut, à gauche, l'avant-port protégé par le môle où débarquèrent les marins anglais. A droite, la jetée du port d'Ostende près de laquelle furent coulés de vieux croiseurs remplis de béton.

SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE. — Les Allemands poursuivent en Russie la réalisation de ce qu'ils ont appelé « la paix sans annexion ni indemnité ». La chancellerie de Berlin fait déclarer, le 17 avril, que la rectification de frontière désirée par le gouvernement impérial en Pologne occidentale embrasse les régions septentrionales du gouvernement de Suwalki, les territoires compris entre Thorn et Alexandrovo, le bassin houiller de Dombrowa et les régions montagneuses de Sankt-Barbaraberg. Ces régions comptent deux millions d'habitants. D'autre part le chancelier allemand a fait savoir, le 23 avril, que le kaiser prenait les provinces baltiques Esthonie et Livonie « sous la protection militaire de l'Allemagne » et envisageait avec bienveillance le projet de réunir ces provinces à la Prusse par une union personnelle.

En Finlande, les gardes blancs germano-finlandais, marchant sur Petrograd, étaient, le 23 avril, à la veille d'occuper Viborg, sur le golfe de Finlande, à une centaine de kilomètres de l'ancienne capitale russe. Le parti rouge a offert la paix à la condition que le pouvoir passe aux mains de la Diète, élue par le suffrage universel, mais cette proposition a été repoussée par le Sénat de Vasa, qui est un instrument allemand. Le gouvernement et le grand état-major boches ont décidé d'incorporer les îles d'Aland à l'empire. Dans le sud, les Allemands se préparaient, le 17, à

occuper Briansk, sur la ligne de Kiev à Moscou ; on annonçait, le 21, qu'ils étaient à la veille d'envahir la Crimée, après avoir battu les forces bolcheviks à Pierekov et Kart-Kazak. Les troupes allemandes ont reçu l'ordre de s'emparer de Sébastopol dont le port est gardé par des torpilleurs allemands.

En Ukraine, si le parti bourgeois a adhéré à l'immixtion austro-allemande dans les affaires du pays, les milieux ouvriers et paysans manifestent leurs tendances antiallemandes par des émeutes.

MACÉDOINE. — Grande activité de l'artillerie et de l'aviation sur tout ce front. Le 19 avril des détachements bulgares ont attaqué les Italiens au sud de Vlaskar ; ils ont été repoussés et ont perdu dans l'affaire des hommes et du matériel. Le même jour les Français faisaient échouer une tentative analogue entre les lacs. Le 21 on signale une vive agitation dans tous les secteurs. Au sud du Doiran, un détachement anglais est allé faire des prisonniers jusque dans les positions ennemies ; les Serbes ont enlevé un ouvrage important dans la région de Vetrenik.

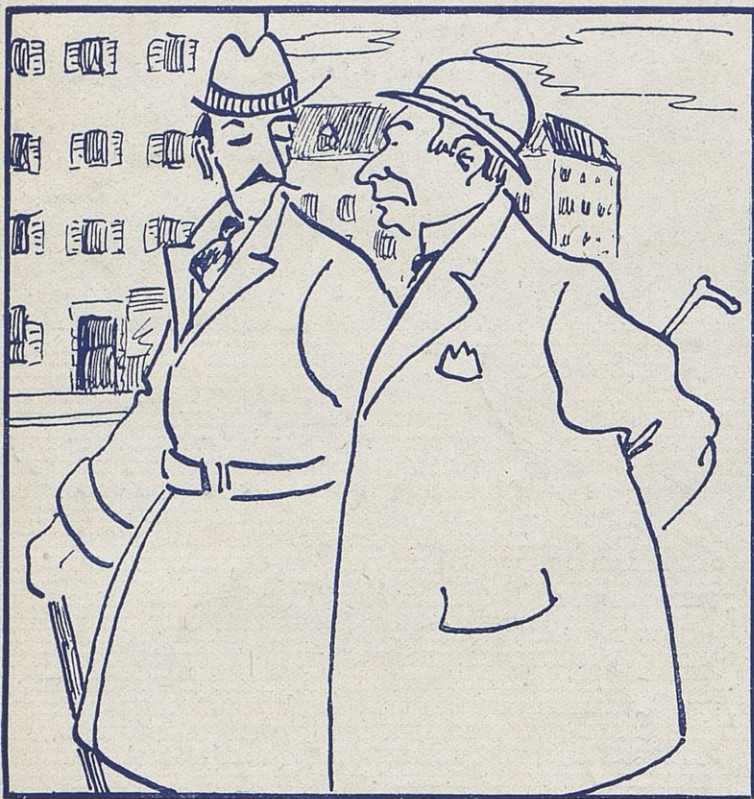
Le 23, à l'ouest du Doiran, des détachements britanniques pénètrent dans les tranchées bulgares sur un large front, y détruisent des abris et font subir des pertes importantes à l'ennemi. A l'ouest des lacs, une colonne mobile a chassé l'ennemi de la ligne de hauteurs qui domine la rive droite de la vallée de Vrba et, poussant au delà, s'est emparée des villages de Sals et de Strelca, y faisant des prisonniers.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 184 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Pauvre Petite ! »

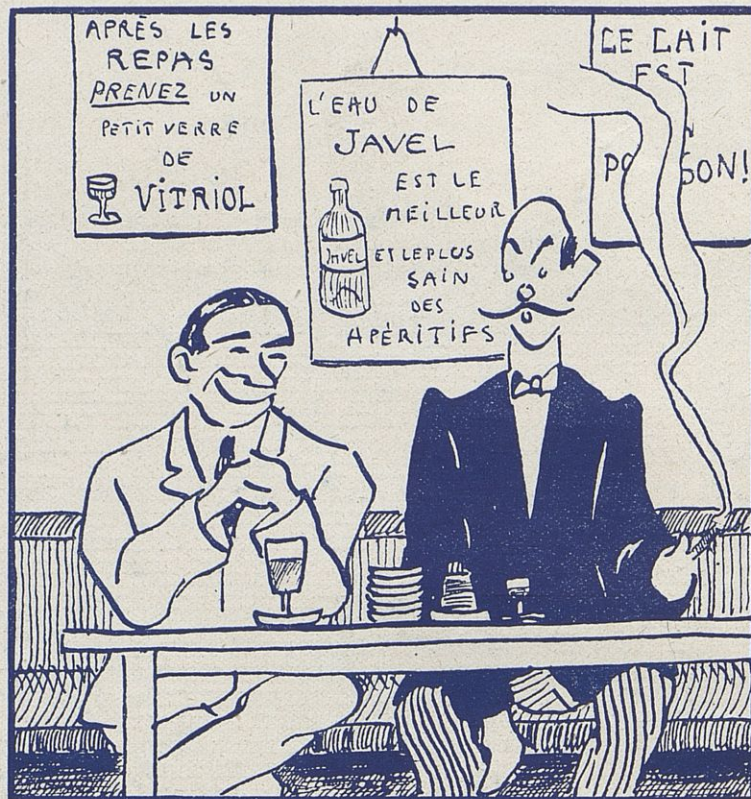
Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



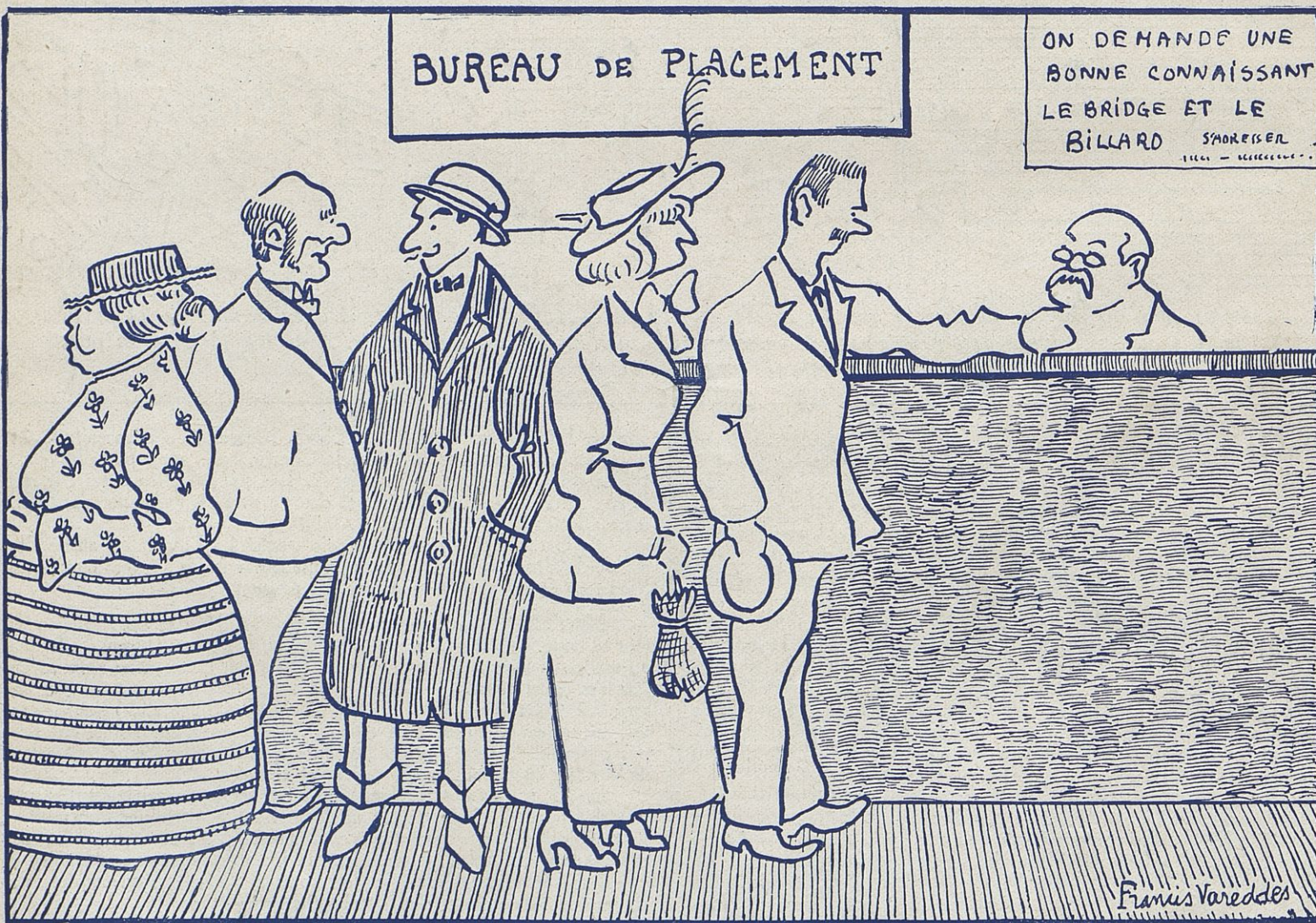
PRUDENCE

— Il paraît qu'elles n'éclatent que lorsqu'elles tombent sur une surface dure...
— Alors, je vais aller habiter rue du Colonel-Moll.



UN PROFITEUR

— Vous en riez, vous !...
— Dame ! ça m'a déjà fourni 18 titres de revue : « Tous à la cave ! » — « En attendant la berloque ! », etc., et 36 dessins humoristiques.



CHANGEMENT DE METIER

— Comment ! vous êtes chauffeur et vous voulez un emploi de chauffeur ?...
— C'est pour être plus sûr d'être à la cave.